**ROGERS (Rebecca). *A Frenchwoman’s Imperial Story. Mme* *Luce* *in Nineteenth-Century Algeria***

La vie d’une institutrice provinciale apparemment sans histoire, arrivée à Alger en 1832 et fondatrice en 1845 de la première école pour jeunes filles musulmanes de la ville, nous apprend-elle quelque chose de la société coloniale d’alors ? C’est ce défi que relève l’historienne Rebecca Rogers dans le très beau livre qu’elle consacre à Eugénie Allix Luce (1804-1882). Inconnue aujourd’hui, cette dernière bénéficia d’une certaine notoriété de son temps et ce, bien au-delà des frontières de l’empire français. Grâce à une méticuleuse enquête menée pendant huit ans dans les archives françaises, algériennes, britanniques et américaines, Rebecca Rogers propose un récit passionnant et original dans le paysage historiographique français. L’histoire des enseignantes françaises outre-mer a en effet fait l’objet de peu de travaux. Priorité a été donnée à l’étude des institutions scolaires, des programmes, des discours et politiques éducatives, plus récemment des enseignants. Grâce à une excellente connaissance des premiers temps du système scolaire colonial en Algérie, comme de l’histoire de l’éducation des filles en métropole, Rebecca Rogers comble donc une lacune et montre la spécificité de l’expérience menée par Mme *Luce*. Plus largement, elle analyse ce que le contexte colonial ajoute de rapports de force et de violence culturelle à l’entreprise éducative. Au-delà cependant d’une histoire de l’éducation des filles, R. Rogers ajoute une pierre importante à l’édifice de la biographie historique.

D’abord par la méthode employée. Dès l’introduction, l’historienne nous fait partager découvertes et déconvenues consignées dans un journal de recherche, support de la « relation » tissée avec son personnage. Elle montre qu’Eugénie Luce a contribué à édifier (voire falsifier) sa propre histoire, choisissant soigneusement ce qu’elle laissait voir d’elle-même à ses descendants, mais aussi aux féministes britanniques qui la rencontrèrent et publièrent sur elle. Ensuite parce qu’au fil des pages, les contours d’une personnalité se dessinent : d’une détermination et d’une ambition forcenées, volontiers emphatique dans ses correspondances, quelque peu roublarde mais aussi pleine d’enthousiasme et de convictions sur la « fusion des races » possible selon elle dans l’Algérie des années 1840, Mme *Luce* incarne une certaine figure de femme en contexte colonial.

Organisé en trois parties chronologiques, le livre reconstruit le parcours d’Eugénie Luce avant son départ pour Alger, puis accorde une place centrale à son action éducative, avant d’en étudier l’héritage à une échelle plus vaste. Des premiers chapitres émerge une jeune fille modeste du Loir-et-Cher, mariée en premières noces en 1826 à un instituteur, Alexandre Allix. Devenue enseignante sans formation particulière, elle justifie *a posteriori* son départ pour Alger par une profonde mésentente conjugale, que rien ne permet cependant d’attester véritablement. Partir, c’est alors pour Eugénie Allix quitter un mari et une fillette de cinq ans. Cette décision – mal documentée – illustre la précocité de l’émigration des femmes dans ce pays et la diversité de leurs profils. La trajectoire devient alors chaotique : dissimulée sous son nom de jeune fille, un temps blanchisseuse, Eugénie Berlau met au monde une enfant naturelle qui décédera en bas âge, se retrouve veuve, se remarie en 1846 à Louis Luce après avoir vécu avec lui en concubinage et mis au monde un autre enfant, également décédé dans sa première année.

La reconstitution de ces premières années algériennes est l’occasion pour Rebecca Rogers de dresser un tableau tout en nuances de l’atmosphère d’Alger à l’époque. Influencée par les Saint-Simoniens, Eugénie Luce apprend l’arabe et défend une conception de la mission civilisatrice qui fait de l’éducation des filles la clé de la réussite de la conquête. Bien avant le livre emblématique que Georges Hardy consacra à l’Afrique-Occidentale française, elle est persuadée que la colonisation des âmes assurera la permanence de la présence française. Son objectif n’est donc guère féministe, même si elle affronte les réticences masculines pour mener à bien son projet. Son expérience montre à quel point l’entreprise éducative coloniale fut discutée, accusée de former des concubines pour les Européens et non des femmes respectables. Le débat sur la « bonne » éducation à donner aux jeunes filles fait écho à celui qui a pu avoir cours en métropole ou dans d’autres espaces coloniaux. Pour fonder son école et vaincre l’opposition de certains milieux qui mettent en cause sa moralité ou ses intentions, Eugénie Luce déploie une énergie considérable. Rebecca Rogers montre ainsi que le genre détermine les rapports de force, mais aussi que l’évolution plus générale de la politique française en Algérie explique le soutien que Mme *Luce* obtient dans un premier temps, et le retournement de sa situation par la suite.

Ouverte en 1845 sur les deniers qu’elle a hérités de son premier mari, l’école de Mme *Luce* obtient des subventions publiques en 1847 et rencontre un certain succès : 1 035 élèves l’ont fréquentée entre 1845 et 1861. En quelques années, l’établissement devient emblématique des écoles franco-arabes qui se développent alors. Soucieuse de conserver son indépendance, Eugénie Luce ne cesse de batailler. Bien que les programmes soient peu révolutionnaires (lecture, écriture, arithmétique, grammaire, géographie, arabe alternent avec l’éducation morale, physique et les travaux d’aiguille), l’école (et sa directrice) dérangent. Mme *Luce* tient pourtant à enseigner à ses élèves des compétences pratiques (broderie, tissage, couture) qui leur permettront de gagner leur vie. Car la majorité vient de familles pauvres. Certaines sont africaines ou métisses, quelques jeunes filles juives ou européennes côtoient des musulmanes et des orphelines. Mais malgré la relative prospérité de l’institution, à la fin des années 1850, il n’est plus question de « fusion des races », ni d’assimilation par l’instruction. La communauté européenne comme les élites algériennes masculines mettent en cause la formation dispensée. En 1861, l’école de Mme *Luce* est inspectée, puis transformée en atelier où pendant quinze années, il ne s’agira plus d’instruire les jeunes filles mais de leur apprendre la broderie.